

Témoin et acteur d'un changement de monde : Blaise Pascal (IV)

Après les guerres de religion, commencées au XVI^e siècle suite à la Réforme déjà en route au XV^e siècle, le roi de France Henri IV (1589-1610) signe, en 1598, l'Édit de Nantes, qui inaugure la paix entre protestants et catholiques.

Hugo Grotius

Durant cette période agitée, des penseurs situent différemment la question de l'existence de Dieu. Parmi eux, nous avons Hugo Grotius (1585-1645), originaire des Provinces Unies, qui ont rompu avec les Habsbourg d'Espagne, le roi Philippe II (1556-1598). Grotius, étudiant prodige entré à l'université à l'âge de 11 ans, est spécialisé en droit. En raison d'une controverse entre des partis réformés, il doit se réfugier en France en 1621, où il résidera jusqu'à sa mort. En 1625, il publie le *De iure belli ac pacis*, où il donne les principes du droit naturel, un droit international qui s'impose par lui-même, sans avoir besoin de Dieu comme législateur.

Etsi Deus non daretur

C'est ici qu'on trouve l'expression *Etsi Deus non daretur, même si Dieu n'était pas donné*. Cette formule a été reprise par les hommes de sciences et les philosophes pour montrer qu'en matière scientifique, l'hypothèse Dieu n'est pas nécessaire. Au XX^e siècle, des théologiens reprennent cette formule. Sans entrer dans le groupe appelé « les théologiens de la mort de Dieu » des années 1960, nous avons le pasteur protestant allemand Dietrich Bonhoeffer (1906-1945) confronté aux influences de plus en plus fortes de la sécularisation et aux manifestations païennes du nazisme. Bonhoeffer, opposé au nazisme, emprisonné à Tegel près de Berlin, avec beaucoup de compagnons qui ne sont pas « religieux », rédige le 30 avril 1944 une lettre à son ami Eberhard Bethge dans laquelle il demande à ses contemporains de vivre *etsi Deus non daretur, comme si Dieu n'existait pas*. C'est comme si nous devenions « majeurs », sans Dieu, pour vivre.

Dans plusieurs articles du début du XXI^e siècle, Adolphe Gesché (1928-2003) a montré, de manière remarquable, les diverses interprétations de cette formule en théologie.

Je dis ceci pour bien montrer qu'avec la fin des guerres de religion en France, la question de Dieu, son existence ou non, se pose d'une manière différente. L'existence de Dieu n'est plus présumée ; elle ne va plus de soi.

Les libertins

De plus, Grotius rédige ses ouvrages en France. Il est né en 1585. Blaise Pascal est né en 1623. Il n'est pas juriste, mais homme de sciences exactes, mathématiques, géométrie, etc. Lui non plus, il n'a pas besoin de l'hypothèse Dieu pour son travail. Son environnement est fait de savants. Beaucoup ne se posent pas la question de Dieu. À l'époque, ils sont appelés « libertins ». Ils parlent de sciences, de morale, de Dieu et vont à la messe. Mais, ils ne « croient » pas, ils sont « sceptiques » et ne cherchent même pas à savoir s'ils ont raison ou tort.

Les libertins fréquentent les salons et mettent de côté la dévotion et la piété. Deux des proches amis de Blaise Pascal sont libertins : Antoine Gombaud, chevalier de Méré (1607-1684), spécialiste en calcul des probabilités, et Damien Mitton (1618-1690), qui présente l'honnêteté comme une morale sans Dieu. Beaucoup de libertins, comme les autres savants, fréquentent les jeux de hasard : la roulette, les jeux de dés, les jeux de cartes, etc.

Le pari

Blaise Pascal va partir de ces jeux de hasard pour présenter la question de Dieu, comme un « jeu » de pile ou face, un « pari » avant de jouer : gain ou perte.

Dans l'édition Sellier des *Pensées*, on trouve la proposition de Blaise Pascal au n° 680 (Lafuma 418 ; Brunschvicg 233), sous le titre : *Infini Rien*.

Notre âme est jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimensions. Elle raisonne là-dessus et appelle cela nature, nécessité, et ne peut croire autre chose.

L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'anéantit en présence de l'infini et devient un pur néant. Ainsi notre esprit devant Dieu, ainsi notre justice devant la justice divine. Il n'y a pas si grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu qu'entre l'unité et l'infini.

Nous connaissons qu'il y a un infini, et ignorons sa nature ; comme nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis, donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre, mais nous ne savons ce qu'il en est : il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair, car en ajoutant l'unité il ne change point de nature ; cependant c'est un nombre, et tout nombre est pair ou impair (il est vrai que cela s'entend de tout nombre fini).

Ainsi on peut bien connaître qu'il y a un Dieu sans savoir ce qu'il est. N'y a-t-il point une vérité substantielle, voyant tant de choses vraies qui ne sont point la vérité même ?

Nous connaissons donc l'existence et la nature du fini, parce que nous sommes finis et étendus comme lui. Nous connaissons l'existence de l'infini, et ignorons sa nature, parce qu'il a étendue comme nous, mais non pas des bornes comme nous.

Mais nous ne connaissons ni l'existence ni la nature de Dieu, parce qu'il n'a ni étendue, ni bornes.

Mais par la foi nous connaissons son existence. Par la gloire nous connaissons sa nature. Or, j'ai déjà montré qu'on peut bien connaître l'existence d'une chose sans connaître sa nature.

Parlons maintenant selon les lumières naturelles.

S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport à nous. Nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est. Cela étant, qui osera entreprendre de résoudre cette question ? Ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport avec lui.

Qui blâmera donc les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance, eux qui professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison ? Ils déclarent en l'exposant au monde que c'est une sottise, « stultitiam » : et puis, vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas ! S'ils la prouvaient, ils ne tiendraient pas parole. C'est en manquant de preuve qu'ils ne manquent pas de sens. – « Oui, mais encore que cela excuse ceux qui l'offrent telle, et que cela les ôte du blâme de la produire sans raison, cela n'excuse pas ceux qui la reçoivent . »

Examinons donc ce point et disons : Dieu est, ou il n'est pas. Mais de quel côté pencherons-nous ? La raison n'y peut rien déterminer. Il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu, à l'extrémité de cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile (aujourd'hui on dit : pile ou face) : que gagerez-vous (que pariez-vous) ? Par raison vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre, par raison vous ne pouvez défendre nul des deux.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont pris un choix, car vous n'en savez rien ! - « Non, mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix. Car encore que celui qui prend croix et l'autre (pile et face) soient en pareille faute, ils sont tous deux en faute. Le juste est de ne point parier ».

Oui, mais il faut parier. Cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué. Lequel prendrez-vous donc ? Voyons. Puisqu'il faut choisir, voyons ce qui vous intéresse le moins ? Vous avez deux choses à perdre : le vrai et le bien, et deux choses à engager : votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude ; et votre nature a deux choses à fuir : l'erreur et la misère. Votre raison n'est pas plus blessée, puisqu'il faut nécessairement choisir, en choisissant l'un que l'autre. Voilà un point vidé. Mais votre béatitude ? Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez (pariez) donc qu'il est, sans hésiter ! – « Cela est admirable. Oui, il faut gager. Mais je gage peut-être trop ». – Voyons. Puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gager. Mais s'il y en avait trois à gagner, il faudrait jouer (puisque vous êtes dans la nécessité de jouer), et vous seriez imprudent, lorsque vous êtes forcé à jouer, de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain.

Mais il y a une éternité de vie et de bonheur. Et cela étant, quand il y aurait une infinité de hasards dont un seul serait pour vous, vous auriez encore raison de gager un pour avoir deux, et vous agiriez de mauvais sens, étant obligé à jouer, de refuser de jouer une vie contre trois à un jeu où d'une infinité de hasards il y en a un pour vous, s'il y avait une infinité de vie infiniment heureuse à gagner : mais il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner, un hasard de gain contre un nombre fini de hasards de perte, et ce que vous jouez est fini. Cela ôte tout parti : partout où est l'infini et où il n'y a pas d'infinité de hasards de perte contre celui de gain, il n'y a point à balancer, il faut tout donner. Et ainsi, quand on est forcé à jouer, il faut renoncer à la raison pour garder la vie plutôt que de la hasarder pour le gain infini aussi prêt à arriver que la perte du néant.

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera, et ce qu'il est certain qu'on hasarde, et que l'infinie distance qui est entre la CERTITUDE de ce qu'on s'expose et l'INCERTITUDE de ce qu'on gagnera égale le bien fini qu'on expose certainement à l'infini qui est incertain. Cela n'est pas ainsi. Tout joueur hasarde avec certitude pour gagner avec incertitude ; et néanmoins il hasarde certainement le fini pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on s'expose et l'incertitude du gain : cela est faux. Il y a, à la vérité, infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde, selon la proportion des hasards de gain et de perte. Et de là vient que, s'il y a autant de hasards d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal ; et alors la certitude de ce qu'on s'expose est égale à l'incertitude du gain : tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il y a le fini à hasarder, à un jeu où il y pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner.

Le pari sous forme de tableau

Nous ne sommes plus habitués à lire des « démonstrations » en dehors de chiffres, de lettres et de signes. Nous voici en face d'un « texte ».

Sans prétention aucune essayons de présenter le pari sous forme d'un tableau :

1. Si vous pariez sur l'existence de Dieu et que Dieu n'existe pas, vous expérimentez une perte (pour les athées, contraints de respecter une morale religieuse) ou un gain (pour les théistes, trouvant un réconfort dans la religion), dans les deux cas finis.
2. Si vous pariez sur l'existence de Dieu et que Dieu existe, votre gain est infini. Vous vivez un bonheur éternel au paradis.
3. Si vous pariez contre l'existence de Dieu et que Dieu n'existe pas, vous obtenez une perte ou un gain fini inverse de celui du 1, selon qu'on est athée ou théiste.

4. Si vous pariez contre l'existence de Dieu et que Dieu existe, votre perte est infinie. Vous êtes enfermé pour l'éternité en enfer.

Benoît XVI

Revenons à la formule de Grotius : ***Etsi Deus non daretur***.

Dans la *Revue d'Éthique et de Théologie morale* (2009/3), p. 43-61, Christophe Boureux publie *Etsi non... veluti si... deus daretur : une relecture après la modernité*.

Il présente la réflexion menée par le pape Benoît XVI en 2005, à Subiaco : *À l'époque des Lumières, on a tenté de comprendre et définir les normes morales essentielles en disant qu'elles seraient valables « etsi Deus non daretur », même si Dieu n'existait pas (...). La tentative, portée à l'extrême, de modeler les choses humaines en faisant tout à fait abstraction de Dieu nous conduit de plus en plus au bord du gouffre, vers la mise de côté de l'homme. Il faudrait alors renverser l'axiome des philosophes des Lumières et dire : même ceux qui ne parviennent pas à trouver le chemin de l'acceptation de Dieu devraient en tout cas chercher à vivre et à mener leur vie « veluti si Deus daretur », comme si Dieu existait. C'est le conseil que Pascal donnait déjà à ses amis incroyants : c'est celui que nous voudrions donner, aujourd'hui aussi, à nos amis incroyants. Ainsi personne n'est limité dans sa liberté, mais toutes nos affaires trouvent un soutien et un critère dont elles ont un urgent besoin.*

Benoît XVI évoque par conséquent le pari de Pascal.

François

Le pape François publie *Sublimitas et miseria hominis*, pour le quatrième centenaire de la naissance de Blaise Pascal, le 19 juin 2023. Il en donne quelques raisons.

Blaise Pascal a une attitude de fond que François appellerait : une ouverture étonnée à la réalité. Il est attentif aux problèmes les plus aigus de son époque, ainsi qu'aux besoins matériels de toutes les composantes de la société.

Ensuite, la capacité qu'a Blaise Pascal de parler de l'être humain lui vient de sa foi au Christ et de la connaissance de l'Écriture.

Ses recherches scientifiques lui permettent de voir la grandeur de la raison humaine, et aussi les limites de l'intelligence elle-même. Il a également bien étudié les philosophes et a reconnu que la raison, à elle seule, ne peut résoudre les questions les plus hautes et les plus urgentes.

Là où il est remarquable, c'est à propos de la condition humaine, où il y discerne plein de contradictions. À un certain moment il relève que s'il y a un Dieu et que l'homme a reçu une révélation divine (...), et que cette révélation est véritable, là doit se trouver la réponse que l'homme attend pour résoudre les contradictions qui le torturent.

NOTRE ÉVÊQUE NOUS PARLE

Après la Nuit de feu, 23 novembre 1654, il est persuadé de l'importance de l'ordre du « cœur ». Si Dieu s'est voulu caché (*Deus absconditus*), comme le dit Isaïe 45,15, c'est pour que notre raison, illuminée par la grâce, ne cesse jamais de le découvrir. L'amour de Dieu se propose, il ne s'impose pas. La foi est différente de la preuve. La preuve est humaine, la foi est un don de Dieu. Il est impossible de croire si Dieu n'incline le cœur.

Blaise Pascal est témoin du progrès inouï des sciences de son temps. Il est acteur dans sa recherche de Dieu, dans une société où l'hypothèse Dieu est vue autrement. Qui aurait jamais imaginé de parler de l'hypothèse Dieu à partir des jeux de hasard, des mathématiques ? En même temps, il témoigne de l'expérience de Dieu – pas seulement d'un savoir sur Dieu – comme d'une expérience fulgurante du Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob ; d'une expérience de Jésus-Christ « Que je n'en sois jamais séparé ».

+ Guy,
Evêque de Tournai

Messe chrismale 2024

Homélie prononcée lors de la célébration en la Cathédrale Notre-Dame de Tournai, le 26 mars 2024.



Nous sommes au cœur de notre foi lorsque nous entrons dans le mystère de la Pâque de Jésus. Comme il nous le dit à la Dernière Cène, *j'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous avant de souffrir* (Lc 22,15). À ce repas, nous sommes invités, quelle que soit l'étape sur le chemin de la foi.

Au cours de la Semaine Sainte, à plusieurs reprises, nous entendons dans la liturgie: *élevé sur la Croix, le Christ attire à lui tous les êtres humains* (Jn 12,32). Comme chrétiens, nous croyons que le Christ nous attire. Nous en prenons conscience et nous répondons de manière positive à cette attraction, par l'acte de notre foi, par l'écoute de la Parole de Dieu qui retentit dans notre cœur.

Avons-nous conscience aujourd'hui que le Seigneur nous attire pour passer avec lui de la mort à la vie ? Le premier mouvement de l'acte de foi est de reconnaître que l'initiative vient de Dieu. Parfois, nous évaluons la mission de l'Église en comptant ceux et celles qui se convertissent grâce à notre témoignage, grâce aux finances que nous injectons dans des projets dits pastoraux. En fait, avant de calculer et de compter, souvenons-nous que c'est Dieu qui, le premier, prend l'initiative de nous créer et de nous sauver du mal, du péché et de la mort.

Certes, nous pouvons toujours nous demander pour quelle raison la majorité de l'humanité qui vit sur la planète terre n'a pas encore été informée de cette initiative de Dieu. La même question se pose pour la venue du Fils de Dieu en ce monde. Pourquoi a-t-il fallu tant de siècles pour que la promesse d'un Messie se réalise dans la tradition juive ? Peut-être la question est-elle mal posée. Que savons-nous de la relation que Dieu a avec chaque être humain ? Que savons-nous de l'accueil que chaque être humain manifeste lorsqu'il perçoit dans sa conscience un appel à discerner le sens de sa vie, la conduite à suivre, les choix de vie à opérer ?

N'oublions pas que l'Église, l'ensemble de ceux qui sont passés de la mort à la vie par le baptême, la confirmation et qui participent à l'eucharistie, que l'Église est signe, sacrement dans le Christ, de l'initiative de Dieu qui crée et qui sauve.

Grâce à la Pâque de Jésus, nous devenons le Corps du Christ, dont lui-même, le Christ, est la Tête. En un sens, nous devenons chacun, chacune, un autre Christ. Comme le disent des textes fondateurs, nous sommes rendus conformes au Christ. Lui, qui est le Fils unique du Père, il nous fait devenir, par sa Pâque, des fils adoptifs, des enfants d'un même Père.

NOTRE ÉVÊQUE NOUS PARLE

Le soir de Pâques, le Ressuscité pénètre au Cénacle où les apôtres se sont enfermés. Il souffle sur eux et il leur dit : *Recevez l'Esprit Saint. À qui vous remettrez ses péchés, ils seront remis* (Jn 20,22-23).

À la Pentecôte, l'Esprit vient sur Marie, les apôtres et les autres disciples comme une force qui donne l'audace de témoigner du Christ mort et ressuscité, avec tant de persuasion que le cœur de ceux qui écoutent est bouleversé : *Pierre, que devons-nous donc faire ?* Nous connaissons la réponse : *Convertissez-vous ; que chacun de vous reçoive le baptême au nom de Jésus Christ pour le pardon de ses péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit* (Ac 2,37-38).

La Pâque du Christ, depuis la Dernière Cène jusqu'au don de l'Esprit, se déploie dans tous les sens : d'abord **dans le temps**, depuis la veille de la passion et de la mort de Jésus jusqu'à la fête de la Pentecôte ; nous croyons que la Pâque sera rendue présente jusqu'au moment de la venue du Christ à la fin des temps, lorsque, tous, nous serons invités au repas des noces de l'Agneau, dans la Jérusalem céleste.

La Pâque du Christ se déploie **dans l'espace** : depuis le Cénacle, le mont des Oliviers, le jardin de Gethsémani, le Calvaire, le tombeau à Jérusalem ; le tombeau vide, le chemin entre Jérusalem et Emmaüs, le Cénacle à Jérusalem, le lac de Tibériade, la Galilée et le Cénacle le jour de Pentecôte. L'Esprit Saint suscite des envois en mission des apôtres, des sept, même auprès de païens. Saul fait l'expérience du Christ sur le chemin de Damas. Grâce à Barnabé et Paul, la communauté d'Antioche connaît un développement extraordinaire. C'est dans cette ville que les baptisés reçoivent pour la première fois le nom de « chrétiens ».

La Pâque du Christ, manifestée par le baptême, la confirmation et l'eucharistie, manifestée dans les autres sacrements nous fait ensuite découvrir que, nous aussi, nous sommes invités à participer à l'offrande que Jésus fait de sa vie en mourant sur la Croix. Avant de venir en ce monde, dit la *Lettre aux Hébreux*, le Fils de Dieu parle à son Père : *De sacrifice et d'offrande, tu n'as pas voulu, mais tu m'as façonné un corps. Holocaustes et sacrifices pour le péché ne t'ont pas plu. Alors j'ai dit : Me voici, car c'est bien de moi qu'il est écrit dans le rouleau du livre : je suis venu, ô Dieu, pour faire ta volonté* (He 10,5-7).

Le Fils de Dieu, en devenant un être humain, se veut le **frère de tous les humains**. Il va plus loin encore, il devient **humain jusqu'à accepter la souffrance, la mort, à passer par l'épreuve**. En faisant référence à Gethsémani, la *Lettre aux Hébreux* continue : *c'est le Christ qui, au cours de sa vie terrestre, offrit prières et supplications avec grand cri et larmes à celui qui pouvait le sauver de la mort, et il fut exaucé en raison de sa soumission. Tout Fils qu'il était, il apprit par ses souffrances l'obéissance, et, conduit jusqu'à son propre accomplissement, il devint pour tous ceux qui lui obéissent cause de salut éternel, ayant été proclamé par Dieu grand prêtre dans la ligne de Melkisédeq* (He 5,7-10).

Prenant une comparaison avec le Sanctuaire au Temple de Jérusalem, la *Lettre aux Hébreux* poursuit : en acceptant de mourir sur la Croix, Jésus a fait de sa vie une offrande au Père : il est passé du Sanctuaire terrestre au Sanctuaire céleste.

Désormais, le Christ est le seul prêtre. De plus, en ce prêtre unique, nous avons à la fois **l'autel du sacrifice, le prêtre qui offre la victime et la victime qui est offerte**. C'est là que nous contemplons le salut (He 9,24-28). Comme nous l'entendons dans le récit de l'institution de l'eucharistie : *le Christ est le Corps livré pour nous ; le Sang de l'alliance nouvelle et éternelle versé pour nous et pour la multitude en rémission des péchés*.

Dans la prière eucharistique IV, nous entendons : *Regarde, Seigneur, Celui qui s'offre dans le sacrifice que toi-même as préparé pour ton Église, et, dans ta bonté, accorde à tous ceux qui vont partager ce Pain et boire à cette Coupe d'être rassemblés par l'Esprit Saint en un seul corps, pour qu'ils deviennent eux-mêmes dans le Christ une vivante offrande à la louange de ta gloire*.

La Pâque du Christ, élevé sur la Croix et Ressuscité des morts, nous invite à faire de nous-mêmes une offrande au Père, sanctifiée par l'Esprit Saint. En d'autres termes, nous participons au sacerdoce du Christ, en nous unissant à son offrande. Ce que nous célébrons, entre autres, à la liturgie eucharistique.

Les paroles, les gestes de Jésus nous sont rendus visibles dans les sacrements. Désormais, pour connaître Jésus, nous avons l'Écriture, la Bible, où nous cherchons la Parole de Dieu. Nous avons la Tradition de l'Église qui transmet, qui porte l'Écriture. Nous avons la Tradition, la liturgie, qui manifeste ce que le Seigneur fait vivre en accueillant son salut par des paroles, des gestes, des réalités bien tangibles comme l'eau, l'huile, le pain, le vin.

Pour rencontrer le Christ dans sa Pâque, nous avons la liturgie. Avant de chercher à comprendre tout, laissons-nous émerveiller car c'est là que nous découvrons, pour nous aujourd'hui, le dessein de Dieu sur toute l'humanité. Au lieu de choisir des thèmes de réflexion, entourés de rites ; avant de chercher ce qui est spectaculaire, proche d'un événement festif, laissons-nous porter par ce qui est proposé. Laissons-nous inviter par celui qui nous attire à lui, le Christ, pour nous laisser conduire vers Dieu le Père, sous l'action de l'Esprit Saint.

Aussi, célébrer la liturgie, ce n'est pas rappeler des souvenirs de ce que nous avons appris quand nous étions tout-petits ; ce n'est pas avoir un discours mobilisateur pour une cause ou l'approfondissement d'un thème ; **c'est rencontrer le Seigneur aujourd'hui dans sa Pâque**.

Ce qui est appelé, en langage biblique, le **culte spirituel**, c'est laisser la Pâque du Christ innover tous les aspects de notre vie : pas seulement l'intelligence ou le cœur, mais encore notre vie morale, notre éthique, notre découverte de la beauté.

Quand nous cherchons ce qui nous identifie, à partir du Christ, nous n'avons pas d'actions d'éclat à proposer mais simplement le signe de la **Croix**. L'apôtre Paul, qui présentait de temps en temps sa prière au Seigneur, tellement il se sentait faible, a bien compris où se trouvait sa force : *Pour moi, non, jamais d'autre fierté que la Croix de notre Seigneur Jésus Christ ; par elle, le monde est crucifié pour moi, comme moi pour le monde* (Ga 6,14).

NOTRE ÉVÊQUE NOUS PARLE

Paul a raison. Quand nous découvrons que le Christ a souffert « par amour pour son Père » et « par amour pour toute l'humanité », donc aussi « par amour pour nous », nous sommes frappés par l'étonnante fécondité du don de sa vie. Le Christ laisse jaillir de son côté transpercé les fleuves d'eau vive qui nous font renaître, l'Esprit Saint destiné à ceux qui croient en lui (Jn 7,37-39).

Sur ce chemin, deux pièges nous attendent. Le **premier** est de penser que, puisque nous savons, nous serons sauvés. Combien de personnes qui ont eu l'occasion de connaître le *Catéchisme* par cœur, ont estimé qu'elles seraient sauvées, même en étant éloignées d'une pratique de la Parole de Dieu, à côté de la prière vivifiée par l'Esprit Saint. On sait, par conséquent on sera sauvé. Ce qui est participation à la vie du Christ par les sacrements n'est pas utile, ne fait pas partie de ma vie de foi. Quelle erreur ! Il y a la connaissance du contenu de la foi et il y a l'acte de foi, l'accueil de l'invitation du Seigneur et la célébration des sacrements.

Le **deuxième** piège est de penser qu'on arrive au salut en faisant le bien, sans être guidés par la Parole de Dieu ou l'Esprit Saint. J'ai toujours voulu faire le bien. Par conséquent, j'ai droit à être sauvé. Quelle erreur ! C'est le Seigneur qui m'invite à recevoir le salut. C'est encore lui qui me donne l'Esprit Saint pour répondre à sa Parole et pour discerner le bien.

Ce soir, le Seigneur nous invite à nous émerveiller devant l'huile destinée aux malades, devant l'huile destinée aux catéchumènes, devant l'huile parfumée, le Saint-Chrême, destinée aux baptisés, aux confirmés, aux prêtres et aux évêques le jour de leur ordination.

Portons toutes ces personnes dans notre prière et prions l'Esprit Saint afin que ceux à qui cela revient puissent nous envoyer un nouvel évêque selon le cœur de Dieu.

+ Guy,
Evêque de Tournai